

L'Eglise orthodoxe

L'Eglise orthodoxe se situe dans la vivante continuité de le l'Eglise ancienne. Elle n'a jamais connu de rupture, non seulement spirituelle mais historique, avec les communautés apostoliques, et beaucoup de ses sièges épiscopaux sont des « chaires apostoliques». Elle entend, non par ses mérites mais par la miséricorde de Dieu, **rester fidèle aux Pères de l'Eglise, ces grands témoins de la Tradition, et aux dogmes des sept conciles œcuméniques qui se sont réunis en Orient au temps de l'Eglise indivisé.**

A la fin du premier millénaire s'accroît un processus d'*estrangement* - comme le dit le père Congar - entre l'Occident et l'Orient chrétiens, processus qui aboutira entre 1014 et 1204, à une tragique séparation, que l'Orient « orthodoxe » ressent comme un éloignement de Rome. Les facteurs culturels, aujourd'hui périmés ou en voie de l'être, ont pesé lourds dans ce schisme.

Mais, pour un orthodoxe, ses raisons profondes sont spirituelles: dans l'Eglise ancienne, la primauté romaine était conçue comme une « présidence d'honneur » veillant à la communion des églises locales, communautés eucharistiques toutes égales en dignité; or, avec la réforme grégorienne, et par une élaboration qui culminera au premier concile du Vatican, Rome a transformé sa primauté en pouvoir absolu sur l'Eglise universelle et donné au Pape une « juridiction immédiate et vraiment épiscopale » sur les fidèles.

Corrélativement, la théologie latine eut tendance à remplacer la relation de réciprocité entre le Fils et le Saint Esprit, (« ces deux mains de Dieu »), par une relation de dépendance unilatérale (« L'Esprit procède du Fils »), ce qui a sans doute majoré l'importance de la hiérarchie, du sacerdoce in *persona Christi* au détriment du libre prophétisme des laïcs « pneumatophores », c'est à dire « porteur de l'Esprit ».

Le critère de la vérité n'a plus été exactement le même dans le « catholicisme » et l'« orthodoxie»: dans celui-là, c'est la définition promulguée *ex cathedra* par le Pape; dans celle-ci, c'est la présence du Saint Esprit qui repose sur le Corps sacramentel du Christ, présence formulée certes par le magistère mais en étroite collaboration avec l'ensemble du peuple de Dieu et son vivant « sans de l'Eglise ».

En 787, le septième concile œcuménique avait donné comme indication de l'œcuménicité la reconnaissance par le Pape, l'accord des Patriarches et l'intérêt général de l'Eglise. C'est l'équilibre de ces trois termes que, pour un orthodoxe, la nouvelle ecclésiologie latine a rompu. [...].

Par rapport à l'Occident chrétien, l'Orthodoxie, du XV^e début du début du XIX^e siècle, connaît une longue phase d'isolement et de défensive. Rien n'a encore remplacé pour elle la culture byzantine et son humanisme toujours renaissant, comme lieu de prise de conscience et d'expression intellectuelle de la foi. La Contre-réforme d'autre part attaque l'Orient: c'est une volonté non plus de dialogue entre deux Eglises, mais de conquête: il s'agit de détacher l'Orthodoxie des provinces entières que l'on réunit à Rome tout en préservant leurs formes liturgiques.

Les souverains polonais et autrichiens appuient, de toute la violence de l'état, la formation de ces églises « uniates » dont le destin sera tragique et restera, jusqu'à aujourd'hui, une pierre d'achoppement entre Catholicisme et Orthodoxie [...].

Le XVIII^e siècle est une période tragique pour l'Orthodoxie: à Constantinople, le patriarcat devient un enjeu dans les intrigues du palais et des ambassades; en Russie, l'Eglise est asservie par l'état qui limite étroitement la vie monastique.

La renaissance vient au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle, par un nouveau ressourcement de la tradition « hésychaste » [...]. Ce renouveau rejoint en Russie une exigence contemplative au sein du peuple[...]. Soudain réveillé, le ministère uniquement personnel et de pure grâce de l'« ancien» (starets, en russe, géronde en grec), « père spirituel » parce qu'il est « spirituel » fait rayonner parmi les laïcs la « prière de Jésus » et permet une première adaptation au monde moderne.

Au XIX^e siècles, les peuples chrétiens des Balkans accèdent à l'indépendance et se donnent des Eglises nationales, non sans de pénibles manifestations de ce nationalisme ecclésiastique qui constitue la plaie de l'Orthodoxie contemporaine et que le concile de Constantinople de 1872 à clairement mais vainement condamné sous le nom de « philétisme ».

Cependant la rencontre de l'Occident, conjointe au renouveau philocalique (orthodoxe), suscite un vigoureux réveil de la pensée orthodoxe. [...]. La civilisation industrielle et les systèmes d'analyse et d'utopie qui lui sont liés ont frappé du dehors et d'autant plus brutalement, au XX^e siècle, une orthodoxie encore mal adaptée au monde moderne, une orthodoxie prophétique chez ses visionnaires mais archaïque dans sa masse [...].

Il est compréhensible que le communisme, non comme science, mais comme une utopie messianique, ait trouvé d'abord un profond écho dans des peuples, surtout le russe, qui souffraient d'une sécularisation mal préparée, et gardaient, dans leur inconscient, l'espérance orthodoxe du Royaume [...].

La dispersion, pour des raisons politiques ou économiques, de millions d'orthodoxes de toutes nationalités mais surtout grecs et russes, a donné en notre siècle à l'Orthodoxie une incontestable universalité géographique. C'est à Paris que la philosophie religieuse russe a porté ses fruits et greffé une dimension à la pensée occidentale [...].

Un peu partout dans la dispersion, mais surtout en France et aux Etats-Unis, se cherchent des orthodoxies occidentales, pour la conscience et la partage œcuménique de l'essentiel [...].

L'Orthodoxie a préservé le sens du « mystère », et n'a dogmatisé qu'à regret. Le dogme préserve, contre les tentations de la raison déchuée, qui confond ou oppose, et prétend posséder, le caractère incompréhensible du Vivant qui, par amour, se rend participable à tout notre être, et non à la seule intelligence [...].

C'est pourquoi le dogme procède par antinomie et glorification, il prend place dans la louange liturgique et s'ordonne au réalisme de la contemplation [...].

Le Corps glorifié du Seigneur est tissé de notre chair et de toute la chair de la terre, de toute l'immensité du cosmos en lui potentiellement transfiguré. Après la Pentecôte, et dans l'Esprit vivifiant, **Ce Corps glorieux qui est déjà le nouveau Ciel et la nouvelle terre, vient à nous dans les sacrements de l'Eglise, dans l'Eglise comme sacrement du Ressuscité.** Mais cette Présence qui porte et aime le monde reste secrète, par respect de notre liberté.

« **Dieu peut tout, disent les Pères, sauf contraindre l'homme à aimer** ». Seule la sanctification personnelle peut déceler cette métamorphose, y participer, la diffuser par amour créateur, « hâtant » sa manifestation définitive.

Le Vivant qui se communique dans l'Eglise est le Trois fois Saint, la Trinité. Le dogme de la Trinité est vraiment le saint des saints de la théologie orthodoxe, il est, au plein sens du mot, la *théologie*. Il révèle que le Vivant est simultanément l'abîme inconnaissable et la plénitude de l'amour, l'unité absolue coïncidant avec la diversité absolue [...].

Dieu est au-delà de toute image et de tout concept. Mais toute réalité se déploie dans Son amour et l'homme n'a de sens qu'à Son Image, dans la participation à la Communion Trinitaire. De même qu'il y a un Dieu Unique en trois « Personnes » - et trois, n'est pas un chiffre, mais le signe de la diversité absolue, de l'altérité accomplie et surmontée - de même il y a un homme unique - brisé par le péché mais rassemblé dans le Corps du Christ - en une multitude de personnes, chacune intérieurement illuminée d'une flamme de la Pentecôte.

Le salut personnel s'identifie donc au salut universel. C'est pourquoi la plus haute spiritualité orthodoxe, tout en respectant la tragique liberté de chacun, prie pour que tous soient sauvés, « même les serpents, même les démons » disait saint Isaac le Syrien.

Ces grandes certitudes de la foi doivent nourrir une expérience. Celle-ci est d'abord, et fondamentalement, sacramentelle et liturgique. La liturgie, en effet, a pour but non seulement d'annoncer le Royaume mais de faire pressentir Sa présence, par la médiation d'une lumineuse beauté. C'est pourquoi l'icône fait partie intégrante de la liturgie. Elle suggère **la personne sanctifiée comme un sacrement du monde à venir**. Elle rappelle que Dieu s'est fait visage et que l'homme trouve dans la communion du Ressuscité son vrai visage [...].

Tous communient au pain et au vin, au Corps et Sang du Christ. Les petits enfants qui ont reçu l'initiation chrétienne (c'est à dire le baptême et la chrismation) reçoivent la communion[...].

La spiritualité personnelle a pour but de faire consciemment de l'homme un « être liturgique » capable, selon l'injonction de l'apôtre, de « faire eucharistie en toutes choses ». La mystique orthodoxe, très sobre, est de tonalité ascétique et monastique, mais constitue pour tous les fidèles (tonsurés lors de leur baptême, donc voué à un « monachisme intériorisé ») l'accomplissement normal (ce qui ne veut pas dire fréquent) de la vie chrétienne.

La vie éternelle commence ici-bas, avec la « seconde naissance » baptismale qui s'actualise par toutes les morts-résurrections de notre existence. Elle ne peut être que **participation à Dieu Lui-même, à travers le « corps spirituel » du Christ**, et déchiffrement du quotidien dans la lumière qui rayonne du visage du Ressuscité [..].

La voie est celle des « commandements du Christ », c'est à dire des Béatitudes: Humilité, pauvreté, larmes, amour des ennemis, et toute notre force de passion crucifiée et transfigurée en une « tendresse » non pas sentimentale, mais de tout l'être. La *nepsis* - éveil et vigilance, et la *katanyxis*, douloureuse douceur, tendresse, sont les maîtres mots de cette ascèse [..].

L'orthodoxie ignore la notion juridique, ou moraliste, de mérite. Le saint est un pécheur conscient, toujours plus conscient d'être « le premier des pécheurs » par la même transparent à la sainteté du « seul Saint », le Christ notre « Libérateur ». Autre **signe de sainteté particulièrement cher à la spiritualité orthodoxe: l'amour des ennemis** [...].

C'est ainsi que la prière la plus employée dans l'oraison personnelle, soit un cri de pénitence, mais riche du nom de Jésus dans la communion trinitaire: « Seigneur, Jésus Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi pécheurs ». Si Dieu le veut, cette prière embrase le coeur, devient « spontanée », porte l'homme

jusqu'à la paix silencieuse (*hésychia*) de l'union au Père, par le Fils, dans le Saint Esprit. L'homme est alors prière. Il devient un « homme apostolique » qui parfois guérit, prophétise ou lit dans les cœurs, un « spirituel » (*pneumatokos*), par là-même, avons-nous dit, authentique « père spirituel ».

« **Vivre en Christ** », « devenir Esprit », participer à la « communion » (*koinonia*) trinitaire **fondent le mystère de l'Eglise** [...].

L'unité de l'Eglise est avant tout eucharistique, car l'eucharistie intègre les fidèles, de la manière la plus réaliste, au Corps du Christ. L'Eglise locale autour de l'Evêque manifeste donc dans toute sa plénitude l'Eglise Une. L'évêque témoigne que l'assemblée eucharistique qu'il préside, ou que le prêtre préside à sa place, s'identifie à la première communauté de Jérusalem, dans la Chambre haute, à travers le temps et l'espace, à toutes les célébrations eucharistiques [...].

L'unité de l'Eglise, en second lieu est spirituelle - au sens fort de l'action et de la présence du Saint Esprit. Sceau de l'unité, la Vérité ne s'impose pas du dehors: elle est reconnue librement par chaque conscience qui dépasse son égocentrisme pour devenir « communiant », au sens indivisiblement sacramentel et communautaire.

Car l'Esprit repose sur le Corps sacramentel du Christ et se manifeste dans l'unité de la foi et de l'amour. Il appartient au magistère de formuler la règle de foi, mais ses décisions doivent être « reçues » par l'ensemble du peuple de Dieu, selon un processus qui n'a rien d'automatique, mais exige un douloureux effort d'élucidation. « Porteur de l'Esprit », chaque chrétien est responsable de la vérité.

Ainsi s'explique le rôle considérable des laïcs: dans l'enseignement de la théologie, dans les confréries, voire, comme c'est le cas dans l'Eglise grecque, dans la prédication donnée avec la bénédiction de l'Evêque.

L'unité de l'Eglise, enfin et surtout est « trinitaire », à l'image de la Trinité, **l'Eglise doit être une et diverse, c'est à dire, par essence et en permanence conciliaire.** IL en est ainsi de l'accord des consciences personnelles dans la vérité, comme de la communion des Eglises locales dans l'Eglise universelle. Cette communion s'organise autour des *centres d'accord* qui veillent à faire circuler la vie et l'amour entre les églises locales. De vastes ensembles indépendants (autocéphales) se sont ainsi constituées, communautés de destin (autour de Rome, Alexandrie, Antioche, Constantinople). Aujourd'hui, le plus souvent, communautés nationales.

Dans chaque Eglise autocéphale, le primat, généralement Patriarche, est un évêque qui reçoit droits par le *consensus* des autres, et ne peut agir sans leur accord, ou du moins l'accord d'un synode qui les

représente. Un premier évêque, celui de Constantinople, depuis l'éloignement momentané de Rome, détient la primauté d'honneur et doit servir, au-delà des cloisonnements nationaux, l'unité et l'universalité de l'Eglise. Le contrecoup de la polémique anti romaine et le développement moderne des nationalismes ont rendu précaire et contesté le contenu de cette primauté.

L'Eglise orthodoxe se présente donc aujourd'hui comme une fédération d'Eglises sœurs unies par la foi et les sacrements et qui sont, selon l'ordre d'honneur: le patriarcat œcuménique de Constantinople, Les patriarcats apostoliques d'Alexandrie, Antioche, Jérusalem, le patriarcat de Moscou, les Eglises (présidées par des patriarches) de Serbie, Roumanie et Bulgarie, l'Eglise de Grèce (présidée par un Archevêque par déférence envers le patriarcat œcuménique dont elle a longtemps dépendu), l'Eglise de Georgie (présidée par un Catholicos, titre donné aux chefs d'Eglise qui se trouvaient hors des frontières orientales de l'Empire byzantin), les Eglises (présidées par des Archevêques) de Chypre, d'Albanie (officiellement éteinte par la révolution culturelle), de Pologne, de Tchécoslovaquie et de Finlande, cette dernière seulement « autonome » et placée sous l'autorité de Constantinople. Et enfin, le chef du monastère Sainte Catherine au Sinai, qui reçoit le sacre épiscopal des mains du Patriarche de Jérusalem, a rang d'archevêque et jouit d'un statut d'autonomie.

Il faut ajouter la Dispersion, où s'ébauchent des orthodoxies occidentales... les Eglises de mission: Chine, Japon, Corée, Alaska, Ouganda,.....

(Source : "Dialogue avec le Patriarche Athénagoras - pages de 18 à 30 - Olivier Clément - édition Fayard - 1969)